

L'art de la fresque André Forcier parle de *Night Cap*

Marcel Jean

Number 148, September 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67251ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (2010). L'art de la fresque : André Forcier parle de *Night Cap*. *24 images*, (148), 23–24.

André Forcier parle de *Night Cap*

L'art de la fresque Propos recueillis par Marcel Jean

RENCONTRÉ DANS SA MAISON DE LONGUEUIL, ANDRÉ FORCIER PRÉPARE LE TOURNAGE de *Coteau rouge*, son prochain long métrage, dont le titre reprend le nom du quartier qu'il habite. Forcier prévoit d'ailleurs tourner quelques scènes chez lui, autour de la piscine qui abritera un esturgeon mythique et, surtout, dans les vignes qui surplombent le coin de sa terrasse de bois et qui seront vendangées devant la caméra. Il prévoit aussi filmer la maison de son voisin, petite habitation pittoresque entourée d'un spectaculaire jardin de vivaces et décorée de fleurdelysés (nous sommes à peine quatre jours après la Saint-Jean...). Forcier est un gars de la Rive-Sud et c'est là qu'il aime tourner. Gentiment et avec humour, devant un verre de sangria, il s'est rappelé *Night Cap*, sa première « fresque rive-sudienne ».

Night Cap arrive tout juste après *Bar salon*. C'est un court métrage et votre seul film entièrement produit à l'ONF. Quelle a été la genèse de ce film ?

Début 1973, on a mixé le son de *Bar salon* à Toronto. À cette époque, ça prenait deux jours pour mixer le son d'un long métrage. La travail avait été fait le jeudi et le vendredi puis, le lundi suivant, lorsqu'on est venu prendre le matériel, le studio avait fait faillite et le matériel de mon film était sous scellés. J'ai été quitte pour six mois de bataille pour le récupérer.

J'étais donc pris dans cette histoire lorsque, par hasard, j'ai rencontré le producteur Jacques Bobet à l'ONF. Il m'a dit : « J'ai besoin de vous pour un film. Un court métrage de 36 minutes. Apportez-moi le scénario lundi prochain ». Bobet était un grand monsieur, un personnage imposant mais aussi amusant. J'ai pensé qu'il blaguait. Deux mois plus tard, je le croise de nouveau et il me dit : « Vous n'êtes pas venu me porter votre scénario. Je suis sérieux, c'est pour la série "Tout le monde parle français". Vous pouvez faire ce que vous voulez, à condition que ce soit en français. » C'est là que j'ai compris qu'il ne blaguait pas.

J'ai écrit le scénario en un après-midi et le lundi suivant il était sur le bureau de Jacques Bobet. Il l'a aimé et m'a dit : « On va passer au Comité du programme jeudi prochain. Soyez à mon bureau deux heures avant la rencontre. » À cette époque, tous les projets

passaient devant ce comité à l'ONF. Quand je suis arrivé à son bureau, Bobet m'attendait avec deux raquettes de ping-pong et une balle. Il m'a amené à une table qui traînait dans un local de l'ONF et il m'a fait courir jusqu'au moment de notre audition devant le comité. Les membres du comité ont suggéré de légères corrections, mais en général ils appréciaient le projet. Je suis rentré chez moi, le lendemain j'ai fait une nouvelle version et le lundi suivant celle-ci était déposée et acceptée. La production a donc été très simple.

Qu'on puisse enclencher la production d'un projet personnel aussi rapidement en dit long sur la façon dont le cinéma québécois s'est transformé.

Probablement, mais ça dit surtout que Jacques Bobet était un homme immense, qui a soutenu Jutra lorsqu'il faisait *À tout prendre* au point de risquer sa *job*, qui a permis à Groulx de faire des longs métrages. C'était un vrai producteur créatif. Avec « Tout le monde parle français », il a entrepris une série qui devait donner des films didactiques et a laissé le maximum de liberté aux cinéastes. Notre seule contrainte, c'était de tourner en français. Ça prenait du courage !

C'était un producteur qui intervenait beaucoup ?

Il savait jusqu'où on pouvait aller. Il m'avait envoyé un mémo à l'en-tête duquel on pouvait lire : « Item : Censure ». La suite était



© Office national du film du Québec

limpide : « On ne peut pas parler de la Chambre de commerce de Saint-Lambert. Parlez plutôt de la Chambre de commerce. »

Après avoir lu ça, je me suis dit : « O.K. Je comprends. Il a raison. »

Night Cap est un court métrage plutôt singulier. C'est une galerie de personnages. On n'a pas l'habitude d'en voir défiler autant dans un film de cette durée. D'où vous est venue cette idée?

C'est une fresque. Une forme que j'aime bien. *L'eau chaude l'eau froide* en est une, *Une histoire inventée* aussi, tout comme *Le vent du Wyoming*, qui est peut-être ce que j'ai tourné de mieux à propos de la Rive-Sud, à cause de l'univers du Motel Oscar. *Coteau rouge* sera aussi une fresque.



© Office national du film du Canada

Dans le temps, on se tenait pas mal à la Taverne Terrapin. Le plancher était brun, le serveur était vert. Faire tirer une dinde à Noël dans les tavernes, c'était commun. C'est le genre de tradition qui s'est perdue... Je suis pas allé chercher ça bien loin. J'ai ressuscité l'hôtel La Pinière, qui était un endroit mal famé quelques années auparavant. C'est là que j'ai situé le bar Night Cap. Quand les gens des alentours ont vu la place éclairée, avec la grosse enseigne, pour le tournage, il y a tout de suite eu des plaintes parce qu'ils pensaient que ça rouvrirait.

Night Cap est donc un film réaliste?

Vériste, même.

Vous utilisez Denise Pelletier dans un contre-emploi. Elle, la grande dame du théâtre, on l'imagine en bourgeoise. Vous lui donnez le rôle d'une banlieusarde, mère de famille ouvrière qui a eu sa petite dernière « sur son retour d'âge ».

Je trouvais que c'était une grande comédienne. J'ai juste osé. Au tournage, lorsqu'elle a dit sa première réplique, ce n'était pas exactement ça. Je le lui ai fait remarquer. Elle m'a dit : « Ah! Je comprends.

C'est ça que vous voulez? Vous savez ce que vous voulez, alors je vais le faire. » Et ensuite elle a été parfaite. Elle a tenu le ton jusqu'au bout.

Vous travaillez avec des acteurs renommés – Denise Pelletier, mais aussi Guy L'Écuyer, Lucie Mitchell, etc. – que vous mêlez à des non-professionnels – ici, Jacques Marcotte, Esther Auger, Françoise Berd, Michel Bouchard. Pourquoi?

Je l'avais déjà fait dans *Bar salon*. C'est donc dans la même foulée. J'aime les bons acteurs, mais j'aime aussi ce qu'apportent les non-professionnels : une énergie, une personnalité, l'absence de trucs du métier. Jacques Marcotte et Françoise Berd avaient déjà fait leurs preuves, tandis qu'Esther avait joué chez Jacques Leduc.

Est-ce qu'ils avaient la place pour improviser?

Tout était écrit. La seule improvisation du film, c'est lors de la réception, lorsque Albert Payette danse avec une fille de 6 pieds 2 pouces et qu'il dit : « Vous nous avez fait jouir... » J'avais écrit autre chose, mais lorsqu'il a dit ça j'ai tout de suite décidé de le garder.

Night Cap a une fin plutôt surprenante, une fin tragique. Est-ce que vous saviez, au moment d'écrire le film, que vous alliez dans cette direction?

Je suis arrivé à cette fin juste avant le tournage. En faisant les derniers ajustements. Donc après que le film a été accepté par le Comité du programme de l'ONF. Ce n'était pas prémédité, mais comme tout a été fait très vite, j'avais d'abord écrit une fin plus éthérée. C'est en relisant, en travaillant, en m'inspirant des personnages que cela m'est venu.

Et aujourd'hui, après plus de 35 ans, comment percevez-vous le film?

Il faudrait que je le revoie. Plusieurs personnes aiment bien ce film. On m'en reparle souvent. Jean-Claude Lauzon l'aimait beaucoup. Pour lui, c'avait été une révélation. Au départ, ce n'est pas un film qui a eu beaucoup d'impact : c'est un court métrage. Il est sorti tout simplement dans le circuit de l'ONF. J'ai l'impression qu'ils ont mis des années à se rendre compte qu'ils avaient ça dans leur catalogue. Aujourd'hui il est sur leur site Internet.

Sur le plan personnel, ça été mon film le plus facile. Une expérience heureuse. Je ne me souviens pas quelle a été la durée du tournage, mais je me souviens que j'ai eu le temps qu'il fallait. À l'époque on avait généralement le temps nécessaire pour que les films soient bons. Il n'était pas encore question de nous presser le citron.

Quant au film lui-même, c'est une comédie noire. Il a un côté glauque accentué par la photographie de Pierre Letarte, que je voulais sale, ce qui est inhabituel pour une comédie. Et la fin est d'une telle brutalité... En fait, c'est plus glauque que noir, mais comédie glauque, ça se dit mal. 🍷

